

Luc Blanvillain

# LE GRAND FAUVE

l'école des loisirs



## *Le livre*

Nicolas entre au collège et il est temps qu'il le sache : le monde est une jungle. On n'est pas à l'abri, dans la cour, de tomber sur une meute d'alligators au sourire carnassier. On risque aussi de croiser, au coin d'un bois, une vraie tigresse échappée d'un zoo. Et on a des chances de rencontrer une intrépide guerrière en liberté.

Mais quand, comme Nicolas, on a toujours été couvé au nid et élevé au grain, il faut savoir s'armer de courage pour prendre son envol.

## *L'auteur*

Luc Blanvillain est père de trois enfants, et enseigne le français à Lannion. *Le grand fauve* est son sixième roman publié à *l'école des loisirs*.

Il se régale à mettre en scène élèves, parents et enseignants, ce trio infernal qu'il fréquente assidûment.

«Le monde est ma principale source d'inspiration. Je le fais juste tourner un peu plus vite ou moins rond.»

Luc Blanvillain

# LE GRAND FAUVE

Illustré par Nathalie Desforges



*l'école des loisirs*  
11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

*Pour ma tigresse*

## Un grand fauve

Je ne savais pas que les tigres avaient les dents si jaunes. J'ai pourtant regardé beaucoup de reportages sur les animaux. J'adore ça. Les reportages. Et les animaux.

Enfin, je les adore à la télé. De l'autre côté des écrans, la vie paraît bien rangée. Mais dans ce petit bois, à exactement 650 mètres de chez moi (mon téléphone portable calcule les distances), ce gros tigre fait désordre.

Au début, quand j'ai entendu le froissement des feuilles mortes sous la futaie, j'ai pensé que j'allais croiser un promeneur. Ou un chien. Je me suis arrêté pour scruter les buissons. C'était bizarre, de petites branches remuaient comme si quelqu'un

se déplaçait en rampant. J'étais en train de me demander s'il ne valait pas mieux rebrousser chemin quand il est apparu. Un tigre. Un vrai tigre.

J'ai une pensée idiote : heureusement que mes parents ne sont pas là pour assister à mon dépeçage. Ils sont beaucoup trop sensibles. S'ils s'aperçoivent par hasard que je regarde un documentaire animalier, ils restent plantés près de moi, télécommande à la main et, au moment où le fauve fonce vers sa proie, zappent sur une chaîne de dessins animés comme à l'époque de mes quatre ans, rassurés par la crétinerie des lapins. Mes parents rêvent d'un monde où tous les êtres seraient végétariens, même les lions. Même les moustiques.

Même les tigres.

Et, en cet instant, je les comprends.

Si on m'avait prédit que je finirais sous les dents jaunes d'un énorme tigre deux jours avant d'entrer en sixième, à 650 mètres de chez moi, je me serais peut-être fait moins de souci.

Par rapport au collègue, je précise. Parce que si je me balade dans ce petit bois, c'est justement pour me changer les idées et éviter de penser à la rentrée. Et c'est un peu la faute de mes parents. Ça m'ennuie d'en dire du mal dans de telles cir-

constances mais, quand même, s'ils m'avaient moins persécuté tout au long de l'été, avec cette rentrée en sixième, je n'aurais jamais eu l'idée d'aller me promener tout seul. Je ne suis pas très «promenade», je préfère, comme tout le monde, jouer à des trucs en mangeant des machins, ou l'inverse.

Mes parents ne pensaient pas à mal. Ils voulaient juste *me mettre en garde*. Au début, j'étais plutôt content de changer d'univers et de découvrir enfin le collège. Surtout qu'il est plutôt chouette. Flam-bant neuf, vitré, avec des espaces verts et même un skatepark à proximité. J'ai entendu des merveilles du self et du CDI, où l'on peut lire des BD sur des coussins, à ce qu'il paraît.

Mes parents jugeaient toutes ces perspectives intéressantes, en effet, mais ils ont tenu à me rap-peler que l'important, c'était le travail si je voulais me faire une place dans la vie. À la moindre inat-tention, m'ont-ils expliqué, on décroche, on rate un contrôle, et là, c'est la dégringolade : mauvaises notes, redoublement, chômage, mendicité.

Sans oublier, ont-ils précisé en baissant un peu la voix, les autres dangers propres au collège. La drogue, bien sûr (au collège, la plupart des élèves de troisième sont des trafiquants, je devais le savoir),

les réseaux sociaux (qui détruisent les neurones, puis conduisent au suicide), le harcèlement (conséquence des réseaux sociaux), et quantité de pièges divers et variés. Le collègue, à les entendre, c'était comme être enfermé dans un documentaire animalier sans télécommande pour revenir aux dessins animés. Fini les dessins animés, les lapins, l'enfance, l'insouciance, la joie.

Mes parents m'expliquaient tout ça sur un ton léger, durant d'interminables randonnées dans la montagne. Ils aiment la montagne, surtout quand il fait chaud et qu'on ne risque pas de croiser un humain. Ils aiment les côtes raides, les cailloux, les rapaces qui passent au loin et les petits villages, en contrebas, nichés dans la vallée. « C'est sublime », dit mon père. « Sublime », confirme ma mère. Moi je ne parle pas, j'essaie de laper les dernières gouttes d'eau tiède dans ma gourde.

Et pourtant, là, dans mon petit bois, parfaitement immobile, les yeux plongés dans ceux du tigre, je peux vous dire que je la regrette, la montagne. Je donnerais cher pour entendre à nouveau mon père me raconter ses débuts en sixième, quand un grand type lui avait demandé de lécher ses chaussures, pour rigoler, parce qu'à l'époque il existait



une coutume qui s'appelait le «bizutage». Mais c'est interdit maintenant. Normalement. Mon père s'était rebellé, il n'avait pas léché les chaussures du type. Il avait juste accepté de faire dix tours de cour, torse nu, coiffé d'un turban en papier toilette. Mon père est un héros.

Moi, par contre, je ne suis pas sûr. Je pense que je vais hurler, ou m'évanouir, ou les deux si le tigre fait un pas de plus dans ma direction. Déjà, je tremble, et c'est très mauvais. On m'a toujours dit que les bêtes perçoivent notre peur et que ça leur donne envie d'attaquer. Personnellement, je n'en suis pas convaincu. Est-ce que les lionnes cesseraient de sauter sur les zèbres si, en les voyant, ces derniers continuaient à brouter tranquillement?

J'essaie quand même de me contrôler. Je ne suis pas un zèbre. Je ne suis pas de la nourriture pour tigre. Je ne sais même pas ce que mangent les tigres, d'ailleurs. Je ne pense pas être particulièrement appétissant. Hier soir, j'ai découvert un bouton sur mon front. «De l'acné, a diagnostiqué ma mère. Tu es précoce, dis donc!» Elle paraissait préoccupée, comme si des événements terribles s'annonçaient. Elle n'avait pas tort finalement.

Existe-t-il une chance, même infime, pour que

ce tigre soit une illusion ? Un mirage ? Il n'a aucune raison de se trouver là. Mon esprit stressé a peut-être créé une image virtuelle. Si ça se trouve, je suis juste fou. Ce serait formidable. Mais non. Ce tigre existe. Il remue nerveusement la queue, ses flancs palpitent, et je perçois même son odeur puissante et musquée. Il me fixe de ses yeux presque transparents, gueule entrouverte. Je ne me risque même pas à tourner la tête pour tenter de repérer un arbre auquel je pourrais grimper. Je ne suis pas très doué pour l'escalade, mais là, je sens que je pourrais apprendre très vite. Mon père me le répète souvent : tout est question de motivation.

Non, le mieux serait de s'évanouir. D'abord, parce que dans les films, quand on s'évanouit, on se réveille ailleurs, quelque part en sécurité dans une chambre d'hôpital, et l'infirmière vous sourit en disant : « Il revient à lui, docteur. » Si je m'évanouis, le tigre me croira mort et passera son chemin, les opossums ont recours à cette technique et ils en sont très contents, me semble-t-il. Ou, au pire, si je me fais dévorer, je ne sentirai rien. Mais voilà, je ne m'évanouis pas. Je ne me suis jamais évanoui, en fait, même quand Mme Frelouque, la voisine du dessous, a ôté son dentier avant de me faire un bisou.

Là, tout de suite, je donnerais toute ma collection de Pokémon pour que le tigre ôte son dentier.

Il ne le fait pas.

Il gronde comme un moteur bien réglé. Je ne pense pas que ce soit bon signe. Il secoue la tête.

Tout à coup, quelqu'un jaillit d'un bosquet sur ma gauche et vient s'interposer entre le fauve et moi. C'est une fille. Elle sent merveilleusement bon, ses cheveux frôlent ma figure. Elle me tourne le dos.

– Salut, toi, dit-elle. Tu es très beau. Comment tu t'appelles?

– Nicolas.

– Je parlais au tigre.

– Ah, pardon!

Le tigre ne répond pas, mais il paraît soudain plus détendu. Il ferme à demi les paupières et bâille. Sa gueule est monstrueuse.

– Il a l'habitude des humains, reprend la fille, ça se voit. Il aime bien quand je parle.

Moi aussi, j'aime bien, sauf que je le lui dirai plus tard. D'ailleurs, globalement, cette fille m'est tout à fait sympathique. Elle est un peu plus grande que moi et sûrement du même âge. Ses cheveux sont noués en queue-de-cheval et retenus par une

espèce de barrette en cuir. Elle porte un pantalon militaire, de grosses chaussures et un tee-shirt noir sans manches. Ses épaules nues sont très bronzées.

– Toi aussi, m’ordonne-t-elle. Parle-lui.

J’hésite. Je n’ai jamais été très fort en conversation.

– Normalement, je dois rentrer en sixième dans deux jours si tu me laisses la vie.

– Oui, moi aussi, ajoute la fille. Au collègue Murail.

– Pareil.

Le fauve paraît presque intéressé. S’il pouvait, il nous demanderait ce qu’on a choisi comme première langue. J’aimerais bien connaître le prénom de la fille avant de mourir, mais je n’ose pas le lui demander. Je ne suis pas tellement plus à l’aise avec les filles qu’avec les tigres.

Un silence s’installe. Tout à coup, la bête semble moins désireuse de papoter avec nous. Elle sursaute et tourne la tête dans une autre direction, puis, sans transition, se met à courir et disparaît sous les frondaisons. Moins d’une minute plus tard, au moment où nous osons remuer, des craquements se font entendre, accompagnés d’exclamations étouffées. Trois hommes très rouges font

alors leur apparition. Deux d'entre eux portent un gros fusil. En nous apercevant, ils poussent un cri et se figent.

– Nom de Dieu ! finit par murmurer l'un d'entre eux en s'épongeant le front.

– Des gosses ! ajoute un autre.

– Vous n'avez rien ? s'enquiert le troisième, hagard.

La fille fait quelques pas vers eux. Je me décale pour voir son visage. Elle est très jolie, avec son nez retroussé et ses sourcils épais.

– Il est parti par là, indique-t-elle.

Les trois hommes tournent la tête dans la direction qu'elle montre et s'apprêtent à se lancer à la poursuite du tigre, mais le plus âgé fait quelques pas vers nous.

– C'est une tigresse, explique-t-il. Une vieille tigresse. Elle n'est pas dangereuse. Je suis le directeur du zoo. Elle s'est échappée pendant qu'on nettoyait sa cage. C'est la première fois que ça arrive.

– Ce crétin n'avait pas mis le verrou, lance le deuxième homme en désignant le troisième d'un air dégoûté.

– Eh, oh ! proteste l'employé mis en cause, je

voudrais vous y voir! Je bosse du matin au soir et j'étais complètement crevé à cause des disputes chez les chimpanzés. Fallait pas réduire le personnel.

– Oui, bon, l'interrompt le directeur qui paraît épuisé, on verra ça plus tard. Pour le moment, il faut qu'on la rattrape.

– Vous allez la tuer? s'enquiert la fille, inquiète.

– Non, ce sont des fusils à seringues hypodermiques. On va l'endormir.

Puis, sans rien ajouter, sans nous demander si nous avons besoin d'un soutien psychologique, ils s'éloignent en courant.

– Le zoo, s'amuse la fille. Évidemment. Il est à deux pas. J'y allais quand j'étais petite. J'étais tellement étonnée que je n'y ai pas pensé.

C'est ce moment que choisissent mes genoux pour me lâcher. Je deviens tout blanc (je le sens quand je deviens tout blanc ou que je rougis) et je m'écroule tout droit comme un immeuble dynamité. Elle se précipite pour m'aider, approche son visage du mien, elle est encore plus belle que tout à l'heure.

– Ça va?

– Tu m'as sauvé la vie.

Elle s'assied à côté de moi dans les feuilles et

m'attrape la main, je ne sais pas pourquoi. Peut-être veut-elle me prendre le pouls ou simplement me rassurer.

– Mais non. Elle n'est pas dangereuse.

– Même. Tu t'es interposée. Si elle avait attaqué, c'est toi qui te serais fait dévorer.

Elle hoche lentement la tête, comme pour approuver ce que je viens de dire. Je me demande si j'aurais eu le même courage. Je préfère ne pas répondre.

– J'aime bien les chats, explique-t-elle. Sur le coup, elle ne m'a pas fait très peur.

L'avantage d'avoir failli mourir dans des souffrances atroces, c'est qu'après on est moins timide. Nous parlons comme de vieux amis autour d'un chocolat chaud. J'ai très envie d'un chocolat chaud. J'insiste.

– Tu n'as pas hésité à te sacrifier pour moi. Je te dois une reconnaissance éternelle.

J'aime bien les grands mots mais jusqu'à présent je n'ai pas eu souvent l'occasion de les employer.

– D'accord, concède-t-elle comme si c'était tout naturel. En tout cas c'est chouette qu'on soit dans le même collège.

– Comment tu t'appelles?

– Anouk. Anouk Vaudreuil, et toi, c’est Nicolas comment ?

– Nicolas Cormier.

Ça va mieux maintenant. Je me sens moins blanc. Je me redresse, puis profère avec solennité :

– Anouk, à partir de maintenant, tu peux me téléphoner à n’importe quelle heure du jour ou de la nuit. Si tu as besoin de moi. Je viendrai aussitôt.

– D’accord. Mais je n’ai pas de portable.

Moi j’en possède un depuis l’année dernière, lorsque j’ai enfin obtenu le droit de sortir tout seul. Mes parents veulent me joindre n’importe quand. D’ailleurs, il sonne. Je décroche aussitôt, sinon maman panique.

– Nicolas ? Je commençais à m’inquiéter. Tout va bien ?

Je regarde Anouk qui me fait un immense sourire.

– Oui, maman, tout va bien. Tout va très bien.



Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection NEUF

*Journal d'un nul débutant*  
*Mes parents sont dans ma classe*  
*Mon stress monstre*

Collection MÉDIUM

*Cupidon Power*

Collection MÉDIUM +

*La nébuleuse Alma*  
*Mon stress monstre*

© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier  
© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique  
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : août 2018

ISBN 978-2-211-30050-6